1
Les Oiseaux

Un orage violent, inattendu, éclata en pleine mer dix minutes après notre départ. Une tempête musclée qui hissait notre bateau, le roulait, et le couchait, le relevait encore, des vagues solides qui donnaient l'impression de chevaucher une meute préhistorique brusquement réveillée.

Ma femme resserra le capuchon de son ciré, m'agrippa les doigts. Cameron, le pêcheur, nous fit un signe derrière son gouvernail.

– L'île arrive ! cria-t-il à travers la bourrasque et les cris des oiseaux.

Cela nous fit sourire. Mais après un coup d'œil à l'ouest, je dus l'admettre : l'île *arrivait*. Nue, noircie, lunaire, brisée par les crans de son château en ruines, elle flottait vers nous sous les éclairs, telle une baleine morose.

Notre caboteur manœuvra jusqu'à une petite baie ténébreuse. Là, les vagues s'émiettaient en roulis à peine turbulents.

– Bienvenue dans l'île qui aime être visitée, clama Cameron. Et il nous aida, ma femme et moi, à sauter sur les planches verdies d'une brève jetée.

À terre il pleuvait aussi, mais avec moins de brutalité. Au creux du port, les cheminées du petit village poussaient leurs longs fantômes de fumée vers les collines, avec cette odeur de tourbe qui hante, en hiver, tout le pays d'Écosse.

– Chez nous, naturellement, il pleut, grommela Cameron avant un dernier salut, un peu bourru, depuis le pont.

Son bateau vira en un double cercle d'écume et de goélands blancs, englouti bientôt par la pluie et le vent.

Une enseigne en fer tressautait sous les trombes avec des cliquetis de mâchoires : *Tavern of Jamaica,* lisait-on.

– Là ! On se réchauffera, dit ma femme. Et on nous renseignera.

L'endroit était ouvert. Un grand feu brûlait face à une rangée de gros fauteuils et, en effet, lorsque je demandai à la serveuse où se trouvait Ambrose Cha-

pel Lane, elle pointa le menton vers les vitres arrière, détrempées, où l'on devinait un troupeau de collines.

– Une petite demi-heure de grimpe. En haut vous verrez le *glen*, et alors vous y êtes. C'est une jolie promenade… quand il fait beau !

Elle nous fit une grimace amicale. Ma femme secoua son ciré, le pendit à un dossier de fauteuil pour aller se chauffer à la cheminée. Je fis comme elle. Elle plongea son regard calme dans le mien.

– Vas-y sans moi. C'est toi qu'elle veut voir après tout.

– J'aimerais que tu m'accompagnes pourtant.

Elle secoua la tête.

– Sa lettre est adressée à toi seul. Je la rencontrerai plus tard… si cela doit se faire.

Elle commanda du vin chaud et prit place dans le fauteuil. Elle me sourit gentiment, pour m'encourager je suppose.

– *This is Scotland*, murmura-t-elle. On y rencontre obligatoirement des fantômes. N'oublie pas ton paquet.

Elle m'envoya, sur la pointe de deux doigts, avec légèreté, un baiser très tendre, aussi gracieux que stimulant.

Je ressortis après le vin chaud, seul donc, et m'en-

gageai sur le chemin de bruyères, le paquet bien protégé sous mon ciré.

La pluie cessa à mi-hauteur d'une lande parcourue de sorbiers et de framboisiers sauvages. Je marquai un arrêt.

L'île était d'un bleu mélancolique, toute tissée de murets en roche, sous un ciel aux gris multiples. Assez loin au nord, au pied du vieux château déchiqueté que l'on avait aperçu du bateau, un petit lac rond brillait.

Mon téléphone sonna, absurde en cet instant et en ce lieu. J'avais un message. Il venait de ma femme : *Appelle-moi après. Je t'attends. Je t'aime.*

Je parvins, après une montée solitaire dans les moors de bruyères, à un grand cottage au bord d'une falaise. Ses murs étaient couverts de roses. Je sus que c'était là. Je le sus avant même d'avoir lu la plaque d'ardoise gravée : *Mary Rose*.

Une volée de mouettes et d'hirondelles de mer se disputaient une proie au-dessus du précipice avec des cris de bébés. Je pris une forte inspiration. Et sonnai à la porte.

Je la reconnus immédiatement. Comme si ces cinquante dernières années ne s'étaient jamais écoulées, comme si le vieil homme que j'étais désormais

redevenait l'adolescent qu'il avait été. Le chignon avait blanchi et oublié sa sévérité, mais les perroquets d'argent balançaient et cliquetaient toujours à ses oreilles, et ses yeux, malgré les rides, étaient toujours ceux d'un chat. S'il existe jamais des chats aux yeux noirs et pleins de larmes.

– Madame Homolka ! m'écriai-je dans un souffle.

Elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, même lorsque j'étais enfant : elle me serra contre elle, dans mon ciré trempé, avec une espèce de sanglot silencieux.

– Chez nous, naturellement, il pleut, murmura-t-elle.

Son accent était intact. Elle me débarrassa, me conduisit dans un salon un peu sombre, éclairé par l'inévitable feu de tourbe.

– Mon Dieu, oh, cela me fait trembler d'émotion…

– Où est-elle ? demandai-je, me mettant à trembler moi aussi.

– Là-haut, dans sa chambre. Mais jamais elle ne te recevra si je ne l'ai pas un peu pomponnée avant. Elle voudra prendre un bain, être bien coiffée, bien habillée avant de te voir.